

ou l'autre, quelques chances d'établissement. Jusque là, son intention formelle est que vous restiez en France.

— Je resterai, dit Jean, d'une voix étouffée par les sanglots.

— Fort bien. J'aime à vous voir docile, même de loin, aux volontés de votre père adoptif. Maintenant, voici ce que je vous propose. M. de Lézerec, riche manufacturier des environs de Morlaix, est un de mes amis et de mes plus anciens clients. Il m'a chargé de lui trouver un intendant, pour mettre en valeur un terrain qu'il a acheté, et sur lequel il se propose de faire construire des usines. Vous seriez très capable de surveiller, d'après ses plans, la direction des travaux de toutes espèces, nécessaires à sa grand entreprise. Je vous engage, de la part de M. Josselin, à profiter de cette place. Nous allons, de ce pas, rendre visite à votre futur patron.

Jean se laissa conduire. M. de Lézerec l'accueillit avec bienveillance.—Les recommandations de MM. Josselin et Plélan sont les plus précieuses garanties que vous puissiez m'offrir, lui dit le manufacturier. Je vous donne toute ma confiance. Vous serez chargé du maniement des fonds que je consacre à mon exploitation, dont voici les plans et devis. Tous les six mois vous rendrez vos comptes à M. Plélan, mon banquier; et je vous attribue dès aujourd'hui un traitement de mille écus qui augmentera en proportion de votre activité et de vos services.

Jean voulut objecter son inexpérience. Sa modestie ne fut pas écoutée.—Avec votre intelligence, de l'ordre et du travail, on vient à bout de tout, lui répliqua, en souriant, le manufacturier.

Le contrat fut dressé, les obligations et les droits du nouvel intendant y furent stipulés avec soin.

— Tout marchera sous votre conduite, tout le monde vous sera soumis sans contrôle, ajouta M. de Lézerec. Je n'ai qu'une dernière recommandation à vous faire, c'est d'avoir les plus grands soins et les plus grands égards pour la veuve respectable d'un ancien caissier qui s'est dévoué jusqu'à la mort aux intérêts de la maison. Je lui ai fait une petite pension, reversible sur la tête de sa fille, et je l'ai installée dans mon domaine de Douarnez. Vous habiterez, sous le même toit, avec madame Bertin. Elle sera pour vous comme une mère, et je désire que vous la traitiez ainsi.

Jean promit tout, avec l'effusion d'une sincère gratitude, et partit le surlendemain pour sa destination.

La petite maison de Douarnez était fort simple, mais commode. Elle s'élevait au milieu d'un verger sur une colline dont la pente

adoucie descendait au hameau voisin. Madame Bertin était à la tête d'un ménage modeste, où tout respirait l'aisance. La chambre de Jean avait été préparée par ses soins. Rien n'y manquait; bibliothèque garnie de bons livres, meubles confortables, et terrasse ornée de fleurs qu'arrosait chaque matin la jolie Madeleine, pure et candide fille de seize ans.

Madame Bertin était une femme vive et sérieuse tout à la fois, de quarante et quelques années, d'un abord sympathique et bienveillant. Son visage pâle et son regard un peu mélancolique annonçaient qu'elle avait souffert, mais qu'elle était résignée. Jean se trouva bientôt auprès d'elle, aussi heureux, aussi à l'aise, que s'il la connaissait depuis longtemps. Elle lui fit à son arrivée les honneurs du logis, lui montra la maison et ses dépendances, et l'initia aux travaux qui devaient l'occuper.

— Cette femme est admirablement bonne, se dit Jean; je ne comprends pas l'insistance de M. de Lézerec à me recommander pour elle toutes les prévenances que lui assure déjà mon affection.

Il témoignait à madame Bertin un respect filial. Ses devoirs ne lui permettaient guère, chaque jour, de la voir qu'aux heures des repas. Mais il passait auprès d'elle et de sa fille de délicieuses soirées intimes.

Il ne tarda pas à écrire à M. Plélan les remerciements les plus vifs. Je ne souhaite de toute ma vie, lui disait-il, un sort plus agréable. Et si j'avais le bonheur de revoir mon père adoptif, tous mes vœux seraient comblés. Les gens de ces campagnes sont bien sauvages, mais j'espère les adoucir par le travail et en faire peu à peu de bons voisins. M. de Lézerec ne blâmera sans doute pas les efforts que je tenterai dans ce but.

Cependant la présence de la jolie Madeleine, qu'il voyait chaque jour, finit par le rendre rêveur à son insu. Cette charmante enfant prenait sur toute sa vie une influence dont il ne pouvait se défendre. Son image le suivait partout. Quand il croyait avoir repris tout son courage en sa présence, un seul regard de la jeune fille le faisait trembler, et il devenait triste, sans savoir pourquoi.

P. CHRISTIAN.

(A continuer.)

— Un immense incendie a éclaté dans la cité d'Osaka. (Chine). 30,000 maisons et 250 magasins sont devenus la proie des flammes. 500 à 1000 personnes y ont perdu la vie. Le feu a duré trois jours.